

Le 6 août 1963

Cher Marcel,

J'ai fait le voyage sans fatigue, mais je préfère nettement Air France à B.O.A.C. La nourriture surtout. On nous a servi des tid-bits insignifiants, «wholesome and crisp». Il y avait du poulet, c'est vrai, mais ce jour de mon départ fut trop complètement un jour de poulet; à la pension déjà, à bord de l'avion Québec-Montréal, puis encore à bord du jet. Heureusement, la table est excellente au Stafford. Il y a un chef français, cela se voit. Je viens de prendre un vrai petit déjeuner parisien avec du café noir succulent. C'est un petit hôtel vieux genre, respectueux des traditions. Le concierge y est à demi-sourd, la réceptionniste a un accent indéchiffrable, mais dans l'ensemble, on s'y sent bien. C'est dans une petite rue tranquille, mais à deux pas de Piccadilly et de Trafalgar Square, que j'ai revus hier, en arrivant. Imagine-toi que, demandant mon chemin à une passante, je m'entendis répondre qu'elle-même était étrangère. De là nous liâmes un peu conversation. J'appris qu'elle était journaliste, suédoise; une belle jeune femme blonde comme on en voit en ce pays. Pour finir, nous avons continué nos randonnées ensemble, marchant sur les Victoria Embankments hier soir, presque jusqu'à l'épuisement. En route, nous avons essayé de manger et n'avons trouvé que d'affreuses gargotes d'atmosphère graisseuse. En dehors des bons restaurants, il n'y a pas à se fier à ce qu'on peut trouver. C'est un peu comme lors de notre voyage ensemble à Londres. La nourriture y est abominable. Donc, nous avons décidé de revenir dîner à mon hôtel où ce n'est pas trop cher malgré tout, environ \$2.75 pour une entrecôte, le potage et le dessert. Je dois retrouver cette Suédoise aujourd'hui encore pour nous promener un peu ensemble. Je n'ai pas encore eu le temps de voir ni Esther, ni Mrs. Vere-Hodge, puisque je n'ai passé qu'un jour à Londres. Pourtant cette journée me paraît plus chargée d'aventures que des semaines entières. Je me plairais assez à Londres, je pense, pour peu de temps, mais c'est la plus belle campagne anglaise que j'aspire surtout à retrouver. Cette ville n'est vraiment plus à la mesure humaine, trop vaste, trop surpeuplée. Je ne sais si c'est juste — car il faut se méfier parfois d'impressions hâtives —, mais il me semble que les Londoniens ont un air déprimé. Toujours gentils et obligeants tels je les ai connus autrefois, mais avec un air un peu triste. Je t'écrirai de nouveau prochainement. Tu peux toujours m'écrire ici, car je ferai suivre mon courrier si je déménage. Mille tendresses,

Gabrielle.

Ajouté en marge sur la première page: As-tu reçu mon télégramme?